

## Nécrologies

---

**M. Achille Chappaz**

**Conseiller d'Etat — Député aux Etats <sup>(1)</sup>**

Une tombe qui s'est ouverte bien prématurément est celle qui vient de recevoir la dépouille mortelle d'un jeune magistrat qui eût pu rendre, pendant longtemps encore, des services à son pays. Mais Dieu en avait décidé autrement en l'enlevant, dans la force de l'âge à la chose publique et à sa famille. M. le Conseiller d'Etat Chappaz est en effet décédé à Sion, dans la matinée du dimanche 5 octobre 1902, après une longue et pénible maladie. Né en mars 1854, il avait ainsi un peu plus de 48 ans.

Bien que M. Chappaz fût atteint, depuis l'année précédente déjà, du mal qui devait le conduire fatalement au tombeau, l'on était loin de se douter que le triste dénouement serait aussi rapide, car l'état du malade peu auparavant, semblait plutôt de nature à rassurer son entourage, momentanément du moins, en laissant entrevoir, si non la guérison désirée et espérée, au moins un arrêt dans la marche de la maladie. Lui, toutefois ne se faisait guère d'illusion sur la gravité de l'affection dont il souffrait avec patience et résignation tout à la fois, conservant jusqu'au bout toute sa lucidité d'esprit et son aménité de caractère qui se traduisaient toujours par une conversation spirituelle et enjouée dans laquelle il se dépensait le plus souvent, sans compter avec la fatigue, oubliant en un mot de se ménager, au risque de compromettre son existence.

---

(1) Article reçu d'une plume amie. Nous en remercions sincèrement son auteur.

M. Achille Chappaz était né à Monthey ; après de brillantes études commencées au pays et poursuivies à l'étranger, il embrassa la carrière du barreau où il ne tarda pas à se faire une réputation bien méritée par ses profondes connaissances juridiques, toujours servies par une argumentation solide et un langage d'une rare élégance. Comme avocat, en effet, M. Chappaz était connu dans tout le pays, et il fut même un jour question de lui pour occuper une chaire de droit à l'Université de Fribourg. Peut-être l'événement se fût-il réalisé si, sur ces entrefaites, un siège n'était devenu vacant au Conseil d'Etat et sa candidature mise en avant pour remplacer, au sein du pouvoir exécutif M. de la Pierre, qui déclinait toute réélection.

Avant de faire partie du Conseil d'Etat, M. Chappaz avait successivement rempli les fonctions de rapporteur et de président du Tribunal de Martigny, localité où il venait de se fixer après avoir d'abord habité Monthey. Entre temps il occupa encore avec distinction la chaire de droit après le décès de M. le Dr Crompt.

C'est à la session de mai 1897 que le Grand Conseil appela notre ami à entrer au gouvernement où le Département de l'Instruction publique lui était tout naturellement assigné. Sa culture variée et étendue, ses vues larges et élevées, sa compréhension des temps et des besoins nouveaux, sa merveilleuse facilité d'assimilation pouvaient là se mouvoir à l'aise pour imprimer un puissant élan à nos institutions scolaires. C'est ainsi que, pendant son trop court passage aux affaires, il développa puissamment ou plutôt créa de toutes pièces l'école professionnelle, donna de l'extension à l'enseignement de l'économie domestique en organisant des cours où l'activité féminine trouvait mieux que jusqu'alors son emploi et son compte : écoles ménagères, ouvriers, cours de cuisine et de broderie. Il projetait dans cet ordre d'idées et de faits, nombre d'améliorations et de réformes qu'il n'aurait certainement

pas manqué de réaliser si, depuis deux ans surtout, une maladie pardonnant rarement n'avait déposé en lui un germe qui devait insensiblement se développer et finir par avoir raison de sa robuste constitution en paralysant les efforts de sa volonté.

D'une manière générale, il aura également droit à la reconnaissance du corps professoral tout entier dont il s'est efforcé d'améliorer la situation matérielle. En particulier le personnel enseignant primaire se rappellera toujours la part active qu'il a prise à l'élaboration de la nouvelle loi qui augmente les traitements des maîtres et maîtresses de nos écoles publiques. Quoique très souffrant déjà pendant la dernière session du Grand Conseil, il rompit avec le repos qui lui était prescrit pour prendre péniblement le chemin de l'hôtel-de-ville. Et ceux qui l'entendirent, en cette circonstance, se mêler à la discussion, n'oublieront point que si la loi arriva sans trop d'encombres à bon port, l'intervention de M. Chappaz y contribua puissamment. Son discours, qui fut pour son auteur un nouveau triomphe oratoire, resta sans réplique lors du vote sur l'ensemble et obtint tout le succès qu'il voulait remporter. Hélas ! c'était la dernière fois qu'on devait l'applaudir au Grand Conseil, et c'était pour une noble cause qu'il avait voulu dépenser — pour nous servir de l'expression d'un écrivain illustre — « les derniers restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »

Au Conseil des Etats, où M. Chappaz était très apprécié et écouté, sa disparition a été également sentie et déplorée, car notre représentant, qui y siégeait depuis quatre ans, avait su se concilier toutes les sympathies de ses collègues. grâce à son commerce agréable. On n'a pas oublié que ce fut encore pour une cause juste que le distingué orateur valaisan prit la parole dans la session de juin 1902 en défendant dans un habile et éloquent plaidoyer, les propositions de la

minorité au sujet au sujet de la répartition des arrondissements à l'occasion des futures élections au Conseil national. Pour inutile qu'elle fût — car *le siège de la gauche était fait* — son allocution n'en constitua pas moins, par sa puissance de dialectique et son élégance littéraire, un succès oratoire de plus. Ce devait être d'ailleurs la dernière fois qu'il se faisait entendre à Berne comme représentant du Valais aux Chambres fédérales.

En M. Chappaz ce n'est pas seulement l'homme profondément versé dans la science du droit que nous avons perdu, c'est encore l'érudit, le « piocheur » qui aimait à scruter et à éclairer certains points obscurs de l'histoire nationale, domaine où il se complaisait dans les rares loisirs que lui laissait l'exercice de son art ou de ses fonctions. Qu'il nous suffise de rappeler à l'appui que, dans une brochure publiée sous son nom, M. Chappaz, qui maniait avec la même aisance la parole et la plume, consacra une belle et éloquente page aux nobles religieux et religieuses chassés de leur pays lors de la Révolution française de 1789, et qui trouvèrent alors un asile, qu'on leur refuse aujourd'hui, sur notre sol soi-disant hospitalier. On n'ignore point que cette savante étude avait pour sujet : « Les trappistes en Valais » et qu'elle démolissait une légende offensante pour la mémoire des illustres proscrits qui s'étaient créé un abri provisoire dans un monastère dont les ruines peuvent encore se voir à quelques pas du tunnel de la Monnaie, près Sembrancher.

La nature avait traité M. Chappaz en enfant gâté, car très rarement se trouvent réunis, au degré où ils l'étaient chez notre cher défunt, des talents aussi divers. Esprit, imagination, jugement, sûreté de coup d'œil, rare facilité d'élocution, elle lui avait prodigué tous ces dons qui se confondaient chez lui en un harmonieux ensemble. Aussi, doit-on déplorer plus vive-

ment qu'une aussi belle intelligence se soit ainsi rapidement et prématurément éteinte. Par la soudaineté de sa disparition, nous avons une nouvelle preuve de la fragilité de notre existence et de la brièveté de la vie, comme pour vérifier la parole profonde des livres saints : *L'homme passe ainsi que la fleur qui, épanouie le matin, le soir est flétrie et foulée aux pieds.*

A l'ami qui n'est plus, notre suprême et meilleur souhait s'adresse, en finissant, au nom de tous :

*Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel et que la lumière céleste luise à ses yeux.* X.

## François Pittet

Le jour de Pâques 1903, alors que chaque Vaudois se préparait à fêter joyusement le centenaire du 14 avril et que jusque dans les derniers hameaux, toutes les maisons se pavoisaient de guirlandes et de drapeaux, un triste événement venait jeter un voile de deuil parmi les préparatifs de fête, et changer en tristesse, la gaieté de beaucoup... François Pittet venait de mourir subitement.

Parti de chez lui pour employer cette belle journée de Pâques à l'une de ces petites excursions qu'il affectionnait, il s'éteignait brusquement, succombant à une maladie dont il ressentait les atteintes depuis quelques années déjà et qui fut encore aggravée par un accident qui contribua beaucoup à ébranler sa santé.

François Pittet était le fils cadet de M. Jacques Pittet, le chef d'un établissement d'horticulture, fondé en 1798 par le grand-père de François Pittet, M. Thomas Pittet.

Né en 1837, François Pittet fréquenta les écoles primaires de Lausanne pendant deux ou trois ans. Son père ayant été se fixer à Thoune pendant trois ans, il y suivit pendant ce temps les écoles de cette ville